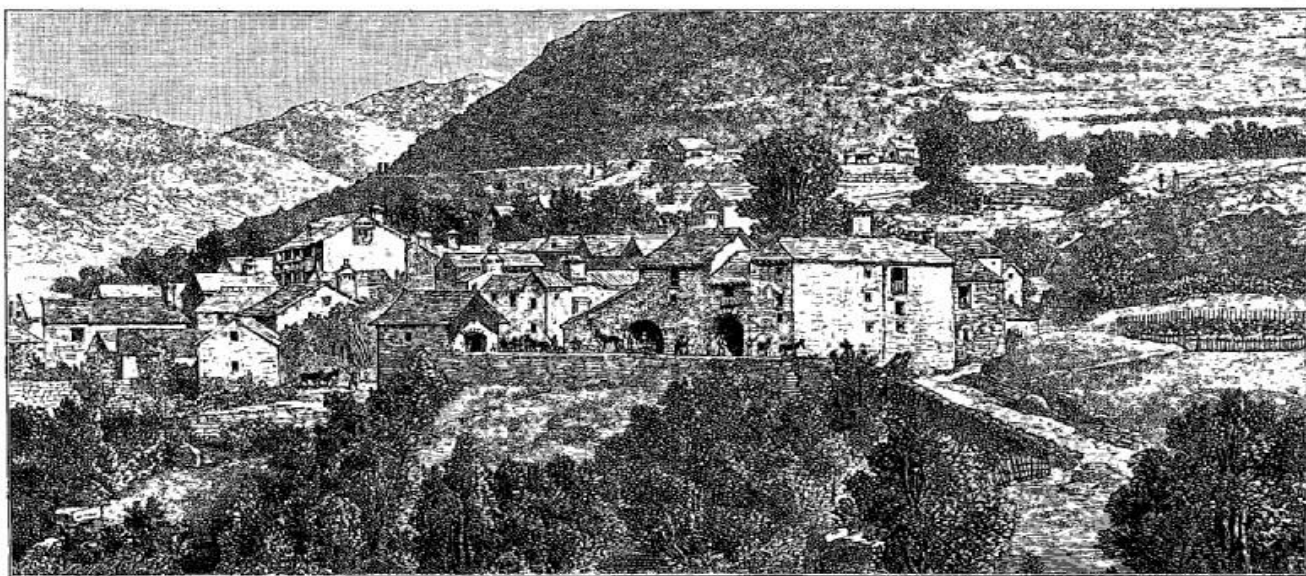




Buesa (voy. p. 162). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

EXCURSIONS DANS LES MONTAGNES DE L'ARAGON ET DE LA CATALOGNE,

PAR M. ALBERT TISSANDIER.

JUIN 1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les touristes vont chercher souvent bien loin des pays encore ignorés : il s'en trouve cependant tout près de nos frontières qui peuvent compter parmi les plus curieux qu'on puisse voir et qui restent actuellement presque inconnus. Le haut Aragon et les montagnes de Catalogne sont de ce nombre : ces régions méritent certainement l'admiration de tous.

Le voyageur n'a point jusqu'à présent de cartes suffisantes qui puissent l'aider dans ses pérégrinations. La carte dite de *Capitaine*, prolongement de la carte de France dressée par cet ingénieur géographe, est remplie d'inexactitudes si nombreuses qu'on doit la considérer comme inutilisable. La seule carte chorographique de l'Espagne est celle que publie le colonel don Francisco Coello. Mais les deux provinces de Huesca et de Lérida, qui à elles deux forment la majeure partie des Pyrénées espagnoles dans l'Aragon et la Catalogne, ne sont pas encore publiées. MM. Schrader et Éd. Wallon, membres du Club Alpin Français, ont dressé séparément des cartes du versant espagnol des Pyrénées. La carte de M. Wallon comprend les régions qui vont du pays basque aux limites de la vallée d'Aure. Celle de M. Schrader, plus étendue et plus détaillée, embrasse environ les trois quarts de la longueur et de l'épaisseur des montagnes espagnoles. La publication n'en est pas encore achevée. Le levé en a été fait, d'après

une méthode nouvelle, avec le concours du Ministère de l'instruction publique. A l'exemple de M. Schrader, M. le comte de Saint-Saud, également membre du Club Alpin, a entrepris une série d'itinéraires et de tours d'horizon qui, mis en œuvre par M. le lieutenant-colonel du génie Prudent, ont permis à cet officier de dresser une esquisse de la région qui confine au sud-ouest avec les parties levées par les explorateurs précédents. C'est la région dite des Sierras d'Aragon avec leur prolongement en Catalogne ; il en a fait une mise au net au 200 000^e qui n'existe qu'en manuscrit.

Le commandant Prudent a mis à profit les divers documents précités, même les parties inédites des levés de M. Schrader, que celui-ci lui a communiqués ; pour la construction de la carte de France au 500 000^e entreprise au Dépôt des fortifications et qui fait maintenant partie du fonds du Service géographique de l'armée. Les feuilles de cette carte, sur lesquelles se trouve indiqué le versant espagnol des Pyrénées, sont en voie d'achèvement.

Ces mêmes documents ont été mis à profit par le Service géographique de l'armée pour la carte de France au 320 000^e.

Le printemps dernier, je pouvais disposer de cinq semaines pour faire l'exploration de ces intéressantes et pittoresques régions. A défaut de cartes, j'eus recours à

l'obligeance de M. le comte de Saint-Saud et à sa profonde connaissance du pays. Il fut assez obligeant pour me tracer un itinéraire, et grâce à ce document et à ses bons avis, dont je dois le remercier ici, j'ai pu mettre mon projet à exécution.

Dès mon arrivée, le 4 juin 1889, à Gavarnie, je demande à mon fidèle guide, Pierre Pujo, de disposer toutes choses pour nos longues excursions dans la montagne, et bientôt nous montons avec les porteurs de nos bagages le col de Boucharo, encore couvert à cette époque d'une épaisse couche de neige.

Au bout de huit heures de marche, nous arrivons dans la vallée d'Arrazas, pour passer la nuit dans la grange qui depuis deux années est à la disposition des touristes. Située dans un des endroits les plus grandioses, tout près du torrent d'Ordesa, elle offre actuellement assez de confort pour permettre de séjourner quelques jours dans cette vallée, l'une des plus belles du haut Aragon.

L'ancien alcade de Torla, Gregorio Pascual, que j'avais prévenu à l'avance, arrive dès l'aurore avec le mulet qui devait porter nos bagages.

Mon programme était de traverser les régions les plus sauvages du haut Aragon et de parcourir de même la haute Catalogne jusqu'à la Seo d'Urgel.

Je quitte à regret la vallée d'Arrazas; ceux qui ont pu la visiter auraient certainement la même impression, car il serait difficile de voir de plus splendides paysages. Nous gagnons, au travers de la forêt, l'extrémité de la vallée de Broto, non loin du pont des Navarrais.

Les anciennes villes de Torla et de Broto, qu'il faut traverser, sont remarquables et paraissent d'autant plus originales que ce sont les premières de la frontière.

Torla (1021 mètres d'altitude), embellie par ses prés verdoyants, semble défendre l'entrée de la vallée d'Arrazas. Elle est située au pied du mont Arruego, immense roche calcaire (2849 mètres) que l'on voit au loin.

Broto, avec son pont et ses murailles antiques, encadré par de belles montagnes, n'est pas moins intéressant. Tout auprès se trouve le village de Sarvisé (876 mètres d'altitude). Nous nous arrêtons chez don Blas Ballarin, qui veut bien nous accueillir dans son antique demeure. C'est un des riches cultivateurs de la vallée; sa maison, spacieuse et bien tenue, est ouverte aux touristes; ils sont heureux en effet d'y trouver mieux que dans toute hôtellerie un bon abri et de quoi satisfaire leur appétit.

Comme toujours en ces pays, les préparatifs des repas sont interminables; il faut deux heures là où quinze minutes à peine suffiraient dans une auberge de France; aussi nous employons notre temps à monter jusqu'au petit village de Buesa (1122 mètres d'altitude), très voisin de Sarvisé.

Dans ces montagnes, les Espagnols sont restés primitifs; ils ne sauraient connaître nos machines agricoles que par ouï-dire. Les campagnes de ces régions, si fleuries et si calmes au printemps, ont au moment

des récoltes un aspect tout autre. Il y règne un mouvement extraordinaire.

Dans les rues de Buesa, comme dans celles de beaucoup d'autres petits hameaux aragonais, on voit devant un grand nombre de maisons une vaste plate-forme dallée de longues pierres plates semblables à celles des voies antiques, ou bien encore soigneusement nivelées et damées, sur lesquelles les cultivateurs étalent leur blé. Deux et souvent trois mulets sont attelés à une épaisse planche de sapin, toute garnie en dessous de débris coupants de silex ou d'éclats de granit. Un homme se place debout sur cette sorte de traîneau et conduit les mulets en chantant, pour les exciter. Il tourne sur la plate-forme en écrasant et dépiquant les épis de blé. La manœuvre n'est pas aussi aisée qu'on pourrait le croire, mais les hommes employés à cette besogne savent garder leur centre de gravité aussi bien que les meilleurs écuyers de nos cirques de Paris. Les Aragonaises se chargent souvent de ce travail, pour remplacer leur mari occupé aux champs.

Après plusieurs tours faits sur la plate-forme par les mulets, le blé est suffisamment sorti des épis pour être recueilli par les femmes et les autres ouvriers. La planche de sapin, garnie de ses coupants de pierre, est d'ailleurs d'un poids assez considérable, et celui du conducteur de mules venant encore s'y ajouter facilite toute l'opération.

Il est curieux de remarquer ce genre de travail; je ne pensais pas qu'il fût possible de le voir en un pays si rapproché du nôtre.

Dans l'antiquité cette manœuvre était journalièrement employée durant les moissons. La plate-forme de sapin s'appelait un *tributum*, et, d'après les dessins trouvés sur des tombeaux égyptiens ou les descriptions des auteurs latins, elle ressemblait presque en tous points à celle que les montagnards du haut Aragon emploient encore en 1889. Les Orientaux, les Égyptiens, paraît-il, ainsi que les cultivateurs de la Tunisie, ne connaissent point d'autres appareils pour le dépiquage de leur blé.

Nous quittons don Blas Ballarin pour nous rendre jusqu'à Fiscal, notre deuxième étape.

La route que l'on construit depuis bien des années dans la fertile vallée de Broto est loin d'être terminée, et les cultivateurs attendent avec résignation la fin de cette œuvre qui leur serait si nécessaire. On ne se presse guère pour ces travaux utiles. Que de fois ai-je entendu les Aragonais et les Catalans se plaindre de cet état de choses! « Vous êtes bien heureux en France, me disaient-ils : vous avez des routes praticables, nous les connaissons d'autant mieux que nous contribuons journellement à leur entretien en allant dans votre pays faire vos travaux de terrassement. Nous rapportons chez nous l'argent que nous avons gagné, il nous sert à payer nos impôts. Avec nos sentiers muletiers souvent à peine tracés dans la montagne, les richesses que produisent nos vignes et nos oliviers doivent rester presque improductives, faute de moyens de transport. »



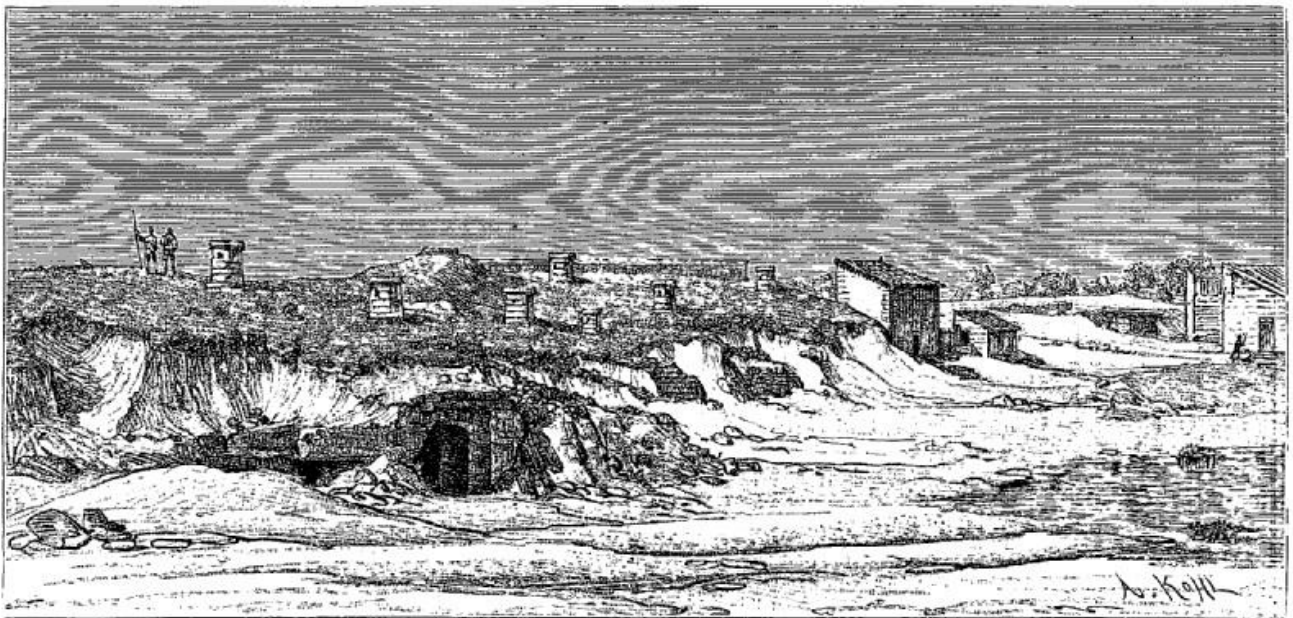
Le mont Arruego et Torla. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

De Fiscal pour se rendre à Apiès on n'a qu'un sentier qui se perd bientôt dans les bois sur les sommets des monts Sarrablo. Dans la saison printanière, où nous étions, les bergers ne sont pas encore installés avec leurs troupeaux sur les hautes prairies; on ne trouve personne à qui parler, c'est l'isolement absolu; aussi Gregorio Pascual, quoique étant du pays, hésita plusieurs fois avant de nous faire parvenir sur le col, d'où il fut aisé de retrouver notre route.

Nous descendons au petit hameau de la Guarta, et Gregorio, en sa qualité d'ancien alcade, me mena dans la maison de don José Villacampa Torrent. Tous deux mariés, ces messieurs Torrent vivent en famille avec leur père; ce sont les nobles seigneurs du pays. Ils s'occupent d'agriculture, possèdent des vignes au pied des montagnes, élèvent des mules, etc. Don José avait reçu souvent chez lui M. le comte de Saint-Saud et

était devenu son ami; je n'eus qu'à prononcer son nom pour être aussitôt bien accueilli.

Dans ce village éloigné, composé de quelques pauvres cabanes construites en pierres, la grande maison de mon hôte semble être un luxueux hôtel. Une loggia ornée de quelques fresques décore la façade, et une belle porte de bois de cèdre aux pentures de fer donne accès au vestibule dallé de pierres. Une grande écurie, bien organisée pour recevoir les mulets, s'ouvre sur la droite de cette salle; une autre pièce lui fait pendant; elle sert de réserve; c'est le dépôt des instruments aratoires, etc. Un large escalier de pierre orné d'une colonne de marbre et de pilastres vous mène au premier étage, où se trouvent la salle à manger et les cuisines. Les salles de réception et les appartements privés, confortablement décorés à la manière espagnole, sont au deuxième. De toutes ces pièces, on a la vue sévère de la



Les caves d'Apiès. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

sierra Guara avec ses cimes dorées par le soleil. Cette maison ancienne, originale d'aspect et usée par le temps, a grand air. Mes aimables hôtes contribuèrent à compléter mon impression. Je pouvais me figurer aisément vivre en ces lieux de la vie des siècles derniers où l'on pratiquait l'hospitalité d'une façon si grande et si simple à la fois. Je ne pouvais rester longtemps avec mes nouveaux amis, mais j'emportai avec moi un bien charmant souvenir de leur grande cordialité.

Le soir de cette journée, j'étais au petit village d'Aineto, où l'on peut trouver un gîte chez le señor Escartin, qui possède, comme le cultivateur de Sarvissé, une assez grande maison. Nous arrivions à temps pour éviter un violent orage. Le lendemain la pluie tombait encore d'une façon tellement diluvienne que nous fûmes obligés d'attendre une partie de la matinée chez nos hôtes. Le départ cependant est décidé, et nous passons dans les villages de Solanilla et d'Ibirqué, situés

dans des montagnes dénudées et monotones qui en été doivent être effrayantes de sécheresse. Tout est brûlé à cette époque par un soleil ardent; le voyage doit alors être souvent pénible.

Le beau temps semble revenir heureusement lorsque nous descendons vers Lusera et nous assistons au curieux spectacle des nuages orageux qui s'élèvent dans le ciel en dégagant graduellement tous les points pittoresques de la montagne.

A partir de Lusera, le paysage devient grandiose; le défilé du fameux *Salto de Roland* commence près de ce petit village. La montagne forme d'abord une gorge assez ouverte, avec des pentes boisées et des précipices au fond desquels coule le Flumen. Tout se resserre de plus en plus à mesure que le sentier monte en faisant de nombreux lacets, et deux rochers colossaux aux silhouettes imposantes apparaissent tout d'un coup. Ils sont séparés par une étroite fissure qui sert de passage

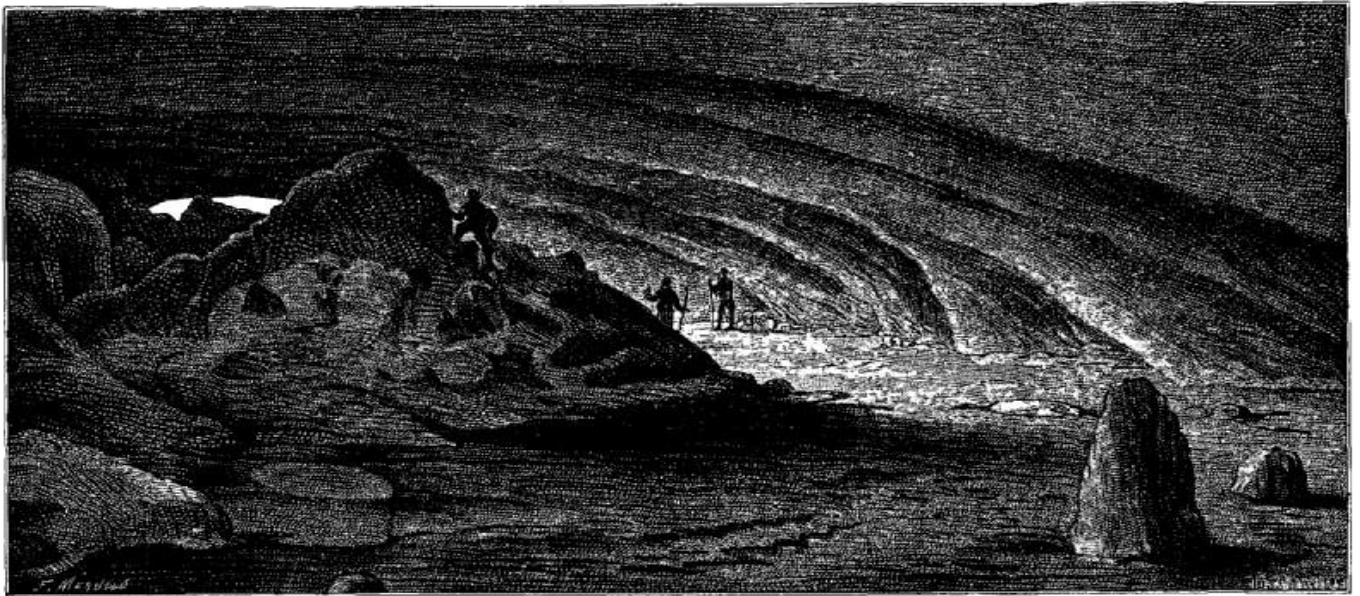
au torrent et ils interrompent brusquement la montagne, qui semble coupée dans toute sa hauteur.

Cet immense massif calcaire (1140 mètres) reste ainsi à découvert d'un seul côté et forme des murailles verticales grandioses de plus de 300 mètres de hauteur, du sommet desquelles on aperçoit toutes les plaines de Huesca et de Saragosse, s'étendant au loin jusqu'à l'horizon. J'admire ce tableau merveilleux sous les lueurs éclatantes du coucher du soleil, et c'est à Apiès (700 mètres), petite ville située au pied du Salto de Roland, que nous faisons notre quatrième étape.

Les environs de cette localité sont riches en vignobles. Ils fournissent un vin renommé dans le pays; aussi les cultivateurs prennent-ils grand soin de leurs récoltes. La manière dont ils les conservent est assez curieuse. Aux portes d'Apiès je remarquai les caves creusées sous d'assez hauts talus recouverts de gazon

et aérées par des cheminées construites en pierre qui donnent tout à la fois du jour et une aération suffisante. La température reste presque toujours la même dans ces excavations artificielles.

Nous abandonnons pour quelques heures la haute montagne, et cette fois le voyage se continue dans des sentiers fleuris, embaumés par les églantiers blancs et roses et les chèvrefeuilles, au milieu des oliviers et des vignes. On passe souvent à gué des ruisseaux, et, toujours montant ou descendant, nous traversons de pittoresques petits villages. Le sentier laisse sur les hauteurs Castilsabas et Santa Olaria pour nous mener bientôt à Aguas et Panzano, où la contrée reprend un aspect plus sauvage; auprès de Yaso surtout, le paysage est des plus tourmentés. C'est un lieu découvert, à 880 mètres d'altitude environ, d'où l'on peut contempler toutes les grandes plaines de la province de Huesca et une



Deuxième grotte de Solentia. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

partie de la sierra Guara. Le panorama est grandiose.

Dans les environs du village nous visitons les deux grottes de Solentia, situées près du village de Bastaras. Ces grottes, creusées par les eaux depuis les premiers âges, sont formées dans des montagnes de rochers de poudingues. Au commencement du printemps elles sont remplies d'eau; elles deviennent de véritables réservoirs, et quelquefois des crues terribles font tout déborder. Les eaux s'échappent alors avec fureur par l'entrée unique et fort étroite, formant un courant impétueux qui creuse toujours les passages laissés au dehors par les rochers. On pénètre tout d'abord en rampant dans une excavation remplie de galets roulés; puis un passage à ciel ouvert, dont les parois sont garnies de fougères et de plantes grimpantes, vous conduit dans les véritables cavernes, assez spacieuses et garnies de nombreuses stalactites, brisées malheureusement par les hommes. La visite de ces grottes n'est pas

de longue durée, le touriste étant arrêté bientôt dans sa marche par un gouffre qui semble assez profond. La deuxième grotte n'est pas moins intéressante; mais, située plus haut dans la montagne, elle ne paraît pas avoir actuellement de sources souterraines. Une grande arcade naturelle encombrée de grosses pierres et recouverte en partie par des mousses verdoyantes en forme l'entrée. Cette grande grotte est connue dans le pays depuis des siècles; son histoire mystérieuse remonte aux VII^e et VIII^e siècles de notre ère. Dans cette région ignorée, la légende doit faire foi à cause des souvenirs cruels qu'elle évoque même encore aujourd'hui. Les Arabes et les Maures connaissaient jadis les grottes de Solentia, et, avant d'avoir pu s'assurer de tout le pays, ils s'y réfugiaient. Ils y trouvaient un abri sûr et secret; ils pouvaient commettre sans crainte de surprise toutes sortes d'exactions dans les pays environnants.

A l'intérieur de cette deuxième grotte on se trouve

dans une salle qui semble immense à cause de la lumière discrète qui l'éclaire. Elle pouvait contenir autrefois un grand nombre d'hommes; elle ne sert aujourd'hui qu'à abriter quelques bergers avec leurs troupeaux. Ses parois et sa voûte ont été évidemment creusées et usées par les eaux. Il est impossible de marcher debout jusqu'au fond de cette large salle naturelle; elle se divise ensuite en deux longs couloirs où sont des chambres de stalactites, mais il faut se baisser ou même souvent ramper pour arriver jusqu'au bout. Les Aragonais qui vous accompagnent dans ces grottes ne semblent pas très désireux de les connaître entièrement : une crainte superstitieuse les retient. Nous allions, armés de nos bougies, Pujo et moi, jusqu'aux endroits inaccessibles, mais eux restaient à l'entrée, craignant les précipices. Pour qu'un examen sérieux puisse se faire dans ces cavernes, il faudrait

rester plusieurs journées à Yaso et se munir de cordes et d'échelles. Dans la première grotte, une barque serait nécessaire sans doute pour pénétrer dans des réservoirs souterrains inconnus; dans la deuxième, quelques fouilles bien conduites feraient certainement découvrir des galeries nouvelles et des trésors de stalactites.

Après ces sombres visites, nous quittons Yaso par un chemin détestable tout encombré de pierres, mais dont les vues panoramiques sont splendides. Les lacets se multiplient devant les belles murailles et les forêts de Morano. Nous traversons le village de Pedruel; puis voici les bords du rio Alcanadre qui nous mènent à Rodellar.

Je n'ai parlé jusqu'ici que du beau côté de ces excursions, mais pour admirer les monts, les rochers et les villages des hautes régions espagnoles il faut se résoudre à supporter quelquefois de légers ennuis. Si les chemins n'existent guère en ces beaux pays, une nour-



Village et grottes de Rodellar. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

riture à peu près convenable y est également inconnue; il en va de même pour la propreté. Que de fois n'ai-je eu que des œufs durs à mes repas! Souvent aussi j'aimais mieux coucher à la belle étoile dans une place bien choisie sous les arbres plutôt que d'être dévoré dans l'alcôve d'une posada par des insectes dont l'espèce ne pourra jamais être bien définie.

Les Aragonais et les Catalans des montagnes vous reçoivent aussi bien qu'ils peuvent et avec bienveillance; ils sont aimables pour les étrangers qui passent, et le mauvais repas est équilibré par un bon verre de vin d'Espagne, le vilain lit est oublié grâce à la poignée de main finale et au *bon voyage!* traditionnel.

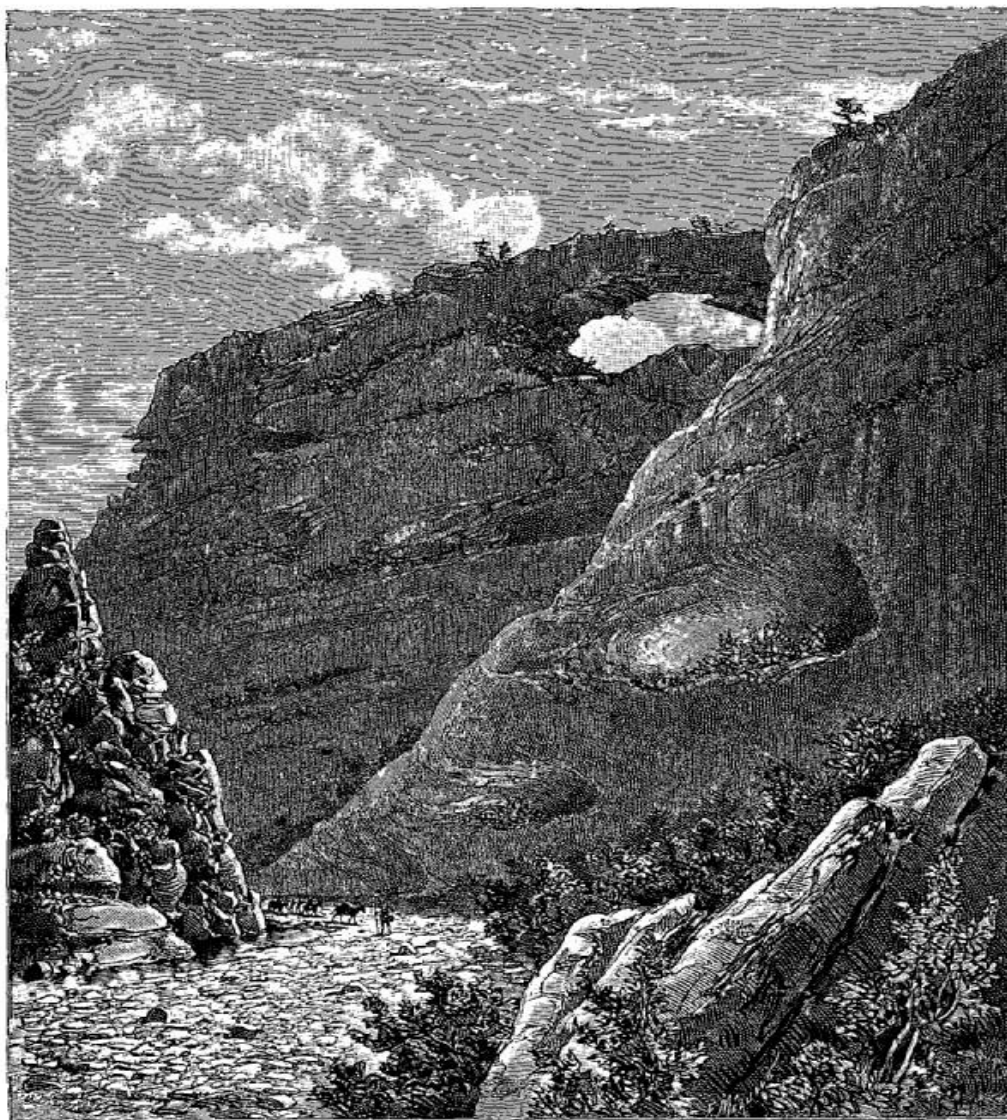
A Rodellar (1785 mètres), la maison où on loge est fort peu confortable, comme presque toujours d'ailleurs, mais de véritables merveilles naturelles nous y attendent. Ce sont les gorges de Rodellar ou de Mascun qui enferment le rio Alcanadre. On doit le remonter en le

traversant bien souvent à gué en cette saison pour gagner Otin et le village de Bagueste. J'avais déjà visité, au mois de juillet 1882, ces gorges; le rio était presque desséché et servait de route aux Aragonais. On pouvait alors pénétrer dans l'intérieur d'une grande grotte située presque au pied du village. Une petite source en sort, et toutes les femmes s'en servent pour y laver leur linge; elles l'utilisent également pour faire leur provision d'eau, qu'elles montent ensuite péniblement par un sentier abrupt jusqu'à Rodellar. J'ai pu voir de même, à cette époque, la jolie source de Mascun qui ne tarit jamais et qui s'échappe du fond d'un rocher au milieu des fleurs et du cresson. Cette fois elle était entièrement recouverte par les eaux du torrent; un léger bouillonnement l'indiquait seul à sa surface. La grotte des femmes de Rodellar était complètement inondée. Les paysages du Colorado et de l'Arizona sont partout vantés parmi les lieux les plus remarquables

du monde; nous pouvons affirmer que les gorges ou *gargantas* de Rodellar et les *cuevas* de Otin qui en font partie peuvent être mises en parallèle avec ce qu'on admire le plus aux États-Unis.

Le rio Alcanadre, avec ses eaux d'émeraude, coule entre deux murailles fort resserrées, dont les couleurs étranges sont peintes par le temps lui-même. Les

rochers calcaires ont des teintes bleu de ciel contrastant avec d'autres nuances orangées dont l'aspect est invraisemblable; ils montent dans l'espace quelquefois jusqu'à plus de deux cents mètres de hauteur, se découpant en silhouettes fantastiques. Ils forment des tours et des châteaux ruinés, des pinacles ajourés comme ceux des cathédrales et des ponts aériens; des obélis-



Gorges de Rodellar. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

ques à peine en équilibre semblent servir de contre-fort à cette masse colossale de la montagne. Les eaux ont usé pendant une longue suite de siècles ces murailles calcaires; on y remarque, à différentes hauteurs, des excavations profondes, dont les parois ont été creusées et presque polies par le frottement des galets roulés. Elles témoignent des changements divers par lesquels a passé le rio Alcanadre. Aujourd'hui ces grottes

aériennes servent d'abri à de belles plantes; la *Ramondia Pyrenaica* et l'*Adiantum* au feuillage délicat en sont le plus bel ornement.

A Bagueste (1240 mètres) et tout auprès, à la petite chapelle de Santa Marina (1500 mètres); lieu de pèlerinage annuel des localités environnantes, les vues des hauts sommets réjouissent de nouveau les regards. Nous contemplons le superbe panorama des cimes des

frontières françaises : le Taillon et la Brèche de Roland; le Cylindre et le mont Perdu dominent les nuages avec leur neige éternelle resplendissant dans le ciel bleu. Le soir quelques jeunes femmes de Bagueste sont venues nous faire visite à l'auberge où nous étions descendus. On ne voit pour ainsi dire jamais d'étrangers dans ces parages, et, la curiosité aidant, on fait gracieusement fête à ceux qui y viennent. Ces dames ont assisté à mon repas; elles regardaient avec étonnement les boîtes de conserve que Pujó faisait chauffer pour notre souper; mais, ne voulant pas perdre leur temps, elles ne cessaient de filer de la laine couleur bleu de ciel destinée à tricoter les bas de leurs maris. Je ne comprenais guère le patois qu'elles parlaient entre elles,

avec une volubilité toute méridionale, et je prenais plaisir à ce gracieux spectacle, terminé à huit heures du soir, aux dernières lueurs du jour.

Le lendemain dès l'aube il fallait quitter ces hautes régions pour reprendre les sentiers tortueux tracés au travers des précipices qui constituent la gorge de Barcez.

Le rio Barcez, qu'on distingue à peine au milieu de la verdure, apparaissant par moments dans un détour formé par les rochers tout au fond des gorges, offre des aperçus admirables et d'un genre tout différent de celui du défilé de Rodellar. Après avoir passé au pied des splendides rochers de Sasa Ourta, d'où l'on a une belle vue du mont Posets, la crête de la sierra-Sevil vient ensuite, et au bout de quelques heures

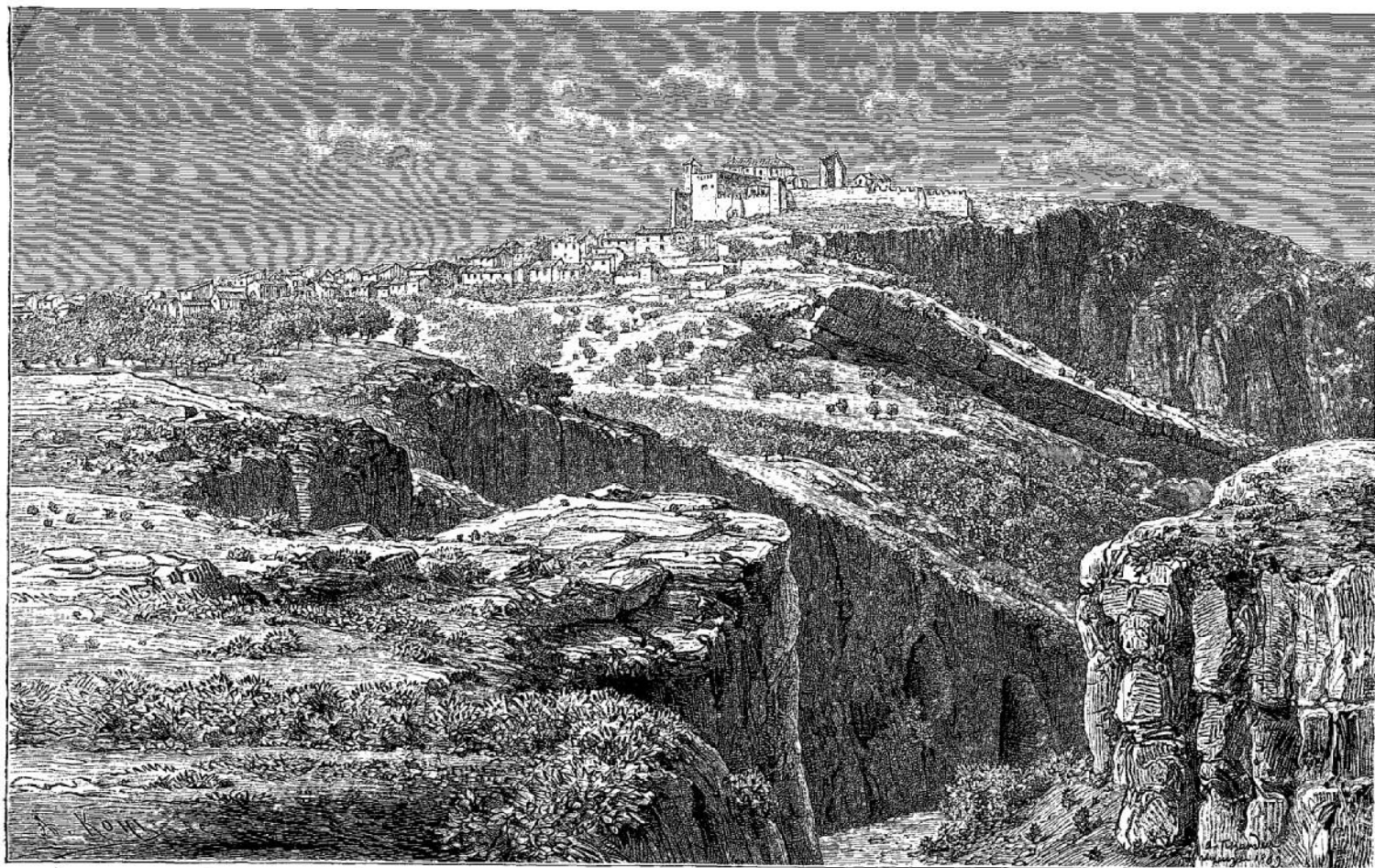


Alquezar : la plaza Mayor (voy. p. 170). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

de marche nous nous arrêtons à la *Meson Sevil*, sorte d'auberge d'un aspect si désolant sous tous les rapports que nous n'osons guère y entrer. La vue grandiose que je pouvais contempler du dehors me fit oublier cependant ce léger désagrément, et nous nous reposons quelques moments sur le point le plus élevé. Les porcs qui paissent l'herbe autour de nous, ainsi que les poules de l'affreuse auberge, viennent bientôt nous demander une part du pain que nous mangeons. Pendant ce temps un aigle superbe plane à une centaine de mètres au-dessus de nos têtes; il semble épier le moment où il pourra tomber sur notre maigre repas. C'était un déjeuner sauvage que le nôtre, mais il ne manquait pas d'originalité. Deux heures après, nous étions arrivés à Alquezar (700 mètres d'altitude), l'antique séjour des Arabes. Il ne s'agit plus ici seulement de souvenirs

légendaires, comme à Yaso : nous avons devant les yeux de véritables preuves de la puissance des anciens tyrans de l'Espagne.

La forteresse d'Alquezar, déjà construite au ix^e siècle, se composait de trois tours rectangulaires, dont l'une est aujourd'hui ruinée complètement. Le grand corps de bâtiment central, qu'on voit encore aujourd'hui, était le château, mais les Espagnols ont fait pendant le xv^e et le xvi^e siècle des changements qui lui ont enlevé tout son caractère. Toutefois, à l'intérieur, l'ancien atrium arabe reste presque complet. Les jolies colonnettes de son portique, dont les chapiteaux se voient par places, sont malheureusement murées pour la plupart, et l'antique jardin central est encombré de pierres. On remarque encore sous le portique une belle arcade aux sculptures ajourées et finement ciselées; elle donne



Alquezar. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

accès à une grande niche de belles proportions; c'est tout ce qui reste des anciens souvenirs. Le portique de l'atrium sert actuellement d'église.

Du côté nord, les tours du château, plantées au-dessus d'effrayants précipices de roches calcaires d'environ 200 mètres de hauteur, dominent la petite ville. Du côté sud, le seul point accessible de la forteresse est habilement défendu par des murailles crénelées, et une quatrième tour, complètement isolée, mais placée près de l'enceinte, en garantit l'entrée unique. La ville est construite sur le côté ouest de la forteresse. Sa grande place, la *plaza Mayor*, est fort originale avec ses galeries irrégulières et ses deux ruisseaux d'eau vive où les femmes viennent laver leur linge et malheureusement bien des fois jeter les débris de leurs ménages. Les rues étroites d'Alquezar, avec leurs vieilles maisons de pierre et leurs jardinets en terrasses remplis de fleurs, sont également pittoresques. On ne se lasserait pas de se promener hors de la ville au milieu des oliviers plantés partout où la terre végétale a pu être retenue parmi les immenses rochers qui forment les fossés naturels de la forteresse. Du côté de l'est, au fond des précipices, coule le rio Vero, au milieu des rochers effondrés et des arbres brisés.

Lorsqu'on quitte Alquezar pour entrer plus avant dans les montagnes et gagner les rives du rio Cinca, les ouvrages arabes se multiplient. Sur presque toutes les hauteurs qui dominent le fleuve on aperçoit une tour rectangulaire destinée à abriter une petite troupe d'hommes. Les gorges et défilés au pied des montagnes étaient comme aujourd'hui pour la plupart inaccessibles à toute circulation; le haut des plateaux pouvait seul servir aux conquérants pour la marche de leurs troupes, et ils avaient su bien garder le pays avec ces ouvrages militaires. Tout mouvement sérieux d'un ennemi était signalé par une tour voisine au moyen de feux, et les renforts pouvaient arriver en peu de temps. A Mediano, situé au-dessus de l'étroit défilé de El Tremon, où passe le rio Cinca, à Abizanda et Artasona, à Estadillia, qui domine la vallée d'El Grado, puis à Olvena, Benabarre et Alsamora, près du rio Noguera Ribagorzana, enfin à Mur, Tremp et Talarn sur le Noguera Pallaresa, etc., on admire ces curieux ouvrages qui ont défié les siècles.

Le voyage se poursuit ainsi, offrant à tout moment des sujets d'études archéologiques de plus en plus intéressants.

Parmi les points les plus curieux des localités nommées précédemment, il faut citer surtout la tour de Mediano et celle d'Abizanda. De la ville de Naval il est facile de gagner Liguerré, et, tout auprès, le rio Cinca est traversé à l'aide d'un bac.

Le défilé d'El Tremon apparaît alors dans toute sa grandeur, dominé par la belle tour de Mediano. Abizanda peut être visité lorsqu'on revient à Naval. C'est un village coquettement entouré de vignes et de cultures diverses. Situées sur la hauteur, sa belle tour arabe et l'église plus moderne qui l'accompagne forment un

tableau vraiment enchanteur. Une journée suffit pour cette excursion intéressante.

Naval (615 mètres) vaut aussi un court arrêt. Cette petite ville commerçante est admirablement située: elle domine les vallées sur trois côtés. Au plus haut point de la ville il existe encore quelques ruines d'un ancien château fort construit par les Aragonais au VIII^e siècle, dit-on, et qui leur servait à se défendre contre les Maures. Naval possède des salines importantes, et pendant la saison elle exporte à la frontière de France des raisins cultivés sur ses coteaux.

De Naval, que nous quittons dès l'aube, nous passons à El Grado, puis à Artasona, pour gagner Olvena (600 mètres), localité aussi curieuse peut-être dans un autre genre que celle d'Alquezar. Sur le point le plus élevé de la ville quelques murailles ruinées témoignent de l'existence d'un ancien château. Elles n'ont plus d'intérêt par elles-mêmes, cependant il faut y monter pour jouir de la vue des précipices extraordinaires qui sont au pied de la ville.

Le rio Esera s'en échappe pour se jeter dans le Cinca. Un sentier, sorte d'escalier tracé dans le rocher même, conduit à ce lieu sauvage. On remarque tout d'abord, au loin, le spectacle étrange d'énormes rochers aux tranches feuilletées et déchirées par le temps: ce sont les cimes apparentes des couches calcaires qui constituent la montagne; elles se détachent au-dessus de la verdure et semblent tenir à peine sur leur base. La vue s'arrête ensuite sur les premiers plans: ce sont des murailles verticales de près de trois cents mètres de hauteur accompagnées de quelques contreforts couverts par les éboulis et d'une maigre végétation. Si les regards se dirigent plus bas encore, les gorges se resserrent tellement qu'elles ne forment plus qu'un étroit couloir de 12 mètres à peine dans sa plus grande largeur et au fond duquel l'Esera précipite ses eaux avec fracas. Au-dessus du torrent, à 50 mètres environ dans l'endroit le plus sauvage, un léger pont de pierre a été jeté; un autre, plus large, a été construit, paraît-il, en 1728 par les Français. Il est plus en amont sur l'Esera; on le passe pour se rendre à Benabarre et en Catalogne.

Olvena ne connaît point les touristes; il faut loger chez un habitant ou bien aller ailleurs pour trouver un gîte. J'avais un mot de recommandation pour M. Naval et son aimable famille. Je fus reçu et traité avec une hospitalité tout à fait généreuse. La maison est une des plus considérables d'Olvena. Elle a pour un touriste un intérêt d'autant plus grand qu'elle lui montre la vie intérieure des Aragonais de la montagne. Dans le grand vestibule d'entrée se trouve immédiatement l'écurie où Gregorio Pascual va débarrasser son mulet des bagages qu'il porte; puis nous montons par un large escalier de pierre à la grande cuisine qui sert en même temps de salle à manger. On y remarque tout d'abord une vaste niche carrée placée dans l'une des encognures de la pièce; la cheminée de la cuisine y est installée. Le foyer est au centre et de larges



Abizanda. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

banquettes de chêne garnissent les parois de la muraille. La hotte de la cheminée prend toute la largeur du plafond de cette niche, puis, se rétrécissant, elle monte verticalement pendant une dizaine de mètres, ne formant plus qu'un tuyau assez étroit qui s'élève au-dessus de la toiture. Du foyer même de la cheminée, pour peu qu'on lève les yeux, on peut voir par l'ouverture laissée pour le passage de la fumée un coin de ciel bleu. Les serviteurs de M. Naval, couchés sur les banquettes, se chauffaient en fumant la cigarette et en jouant de la guitare en attendant l'heure du dîner. Ils me firent place auprès d'eux pendant que mon hôte m'offrait un verre d'eau fraîche mélangé d'anis et me présentait à toute sa famille.

Le verre à boire est peu employé en Aragon et en Catalogne, on ne l'offre guère qu'aux étrangers. Les habitants savent se servir d'un vase de cristal assez commun de couleur blanche ou vert foncé. On le nomme un *pourroun*. Ce vase, dont la base est assez large pour éviter sa chute, est muni du goulot habituel par lequel on peut le remplir de vin, mais il en possède un autre sur le côté qui se termine en une pointe assez effilée. Posé sur la table pendant les repas, il circule de main en main. Chaque convive approche de sa bouche le goulot aminci et boit à la *régalade*, ne jetant ainsi dans son gosier qu'un léger filet de vin. Après les premières formalités de politesse, on me fait visiter au premier étage une grande salle garnie de trois alcôves spacieuses, fermées simplement par un rideau; elles contiennent un grand lit, un fauteuil et une toilette en forme de trépied. C'est le mobilier complet de la chambre à coucher. M. Ramon Naval me fit choisir l'une des alcôves, s'en réservant une autre pour passer la nuit auprès de moi. Au deuxième, les appartements privés de la famille sont installés avec un certain luxe; l'étage des greniers vient ensuite; il est complètement à l'air et préservé seulement de la pluie par les grandes saillies de la toiture. On y met le fourrage et les provisions de toutes sortes pour l'hiver; c'est en même temps un séchoir pour le linge.

Je remarquai dans ces greniers la manière dont le

foin était arrangé. Les Aragonais ne le mettent pas en bottes, comme on fait en France. Ils préparent leur foin sur le sol en ayant soin d'en enchevêtrer suffisamment les brindilles sur une longueur de 4 à 5 mètres environ. Deux hommes les enroulent ensuite à contresens en les tenant à chaque extrémité. Le foin ainsi mis en corde est ramené de façon à être plié en huit, formant alors une sorte de natte, qu'on accroche dans les combles de la maison.

On nous appelle bientôt pour le dîner, qui se passe fort gaiement. Les serviteurs de M. Naval sont installés dans l'un des coins de la salle, et dînent en même

temps que nous. Grâce à mon guide Pujo, qui me servait d'interprète, je pouvais prendre part à la conversation générale et répondre aux questions nombreuses de toute la famille. Dans cette salle à manger si éloignée sur les montagnes je n'aurais pas supposé qu'on m'interrogerait autant sur l'Exposition de Paris et sur la tour Eiffel. Toute la société voulait en connaître les moindres détails.

Notre copieux dîner me faisait oublier ceux si maigres et si mauvais des jours précédents, puis mon hôte tenait à me faire goûter les vins exquis de ses récoltes. Plusieurs bouteilles dataient de plus de vingt années; on croira facilement que nous bûmes tous à la prospérité de l'Espagne et de la France. La soirée joyeuse se termina enfin par un peu de musique; Gregorio Pascual possède

une assez jolie voix de ténor; il nous chanta des *seguidillas* et d'autres romances aragonaises avec les accompagnements des guitares, dont presque tous savaient jouer habilement.

Le lendemain, malgré les aimables instances de MM. Naval, je pris congé d'eux, ne sachant comment reconnaître leur généreuse hospitalité. Ils voulurent m'accompagner longtemps pour me mettre dans le bon chemin et me souhaitèrent un heureux voyage à Benabarre et dans la province de Catalogne, que nous allions bientôt gagner.

Benabarre est plein de souvenirs antiques et glorieux; son nom seul en témoignerait; elle fut fondée par un



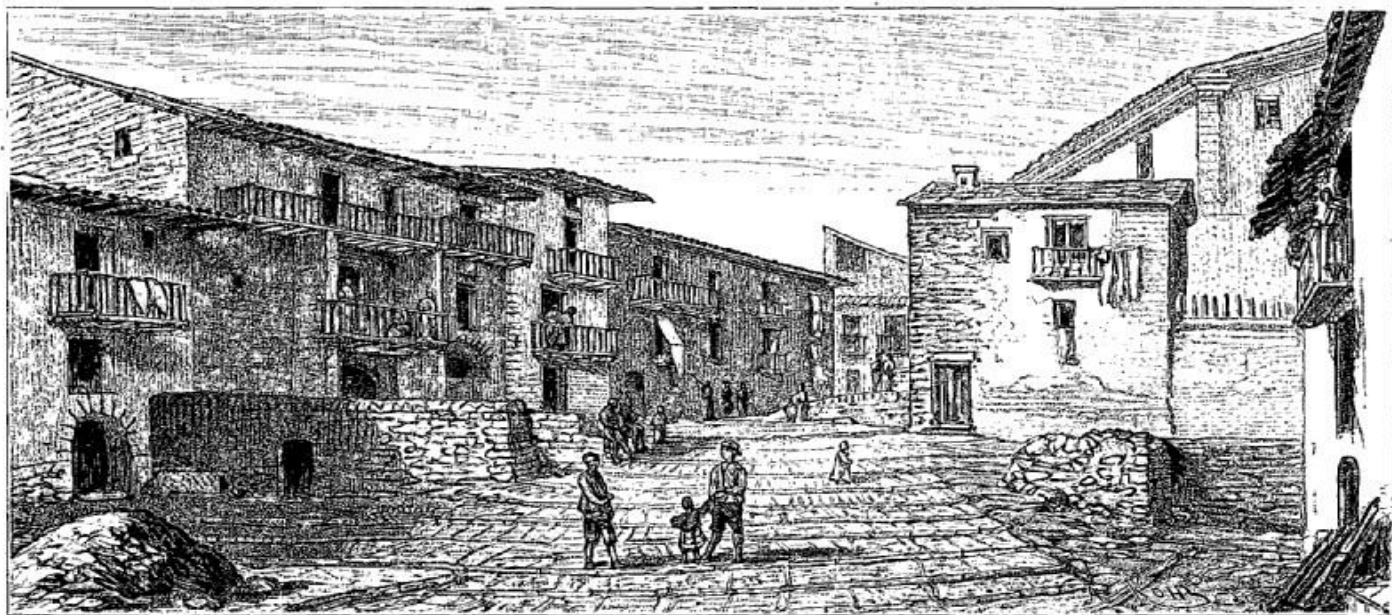
Le rio Esera à Olivena (voy. p. 170). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

chef maure des plus redoutés, Ben Aware. Cette ville, perdue et souvent reconquise par les chrétiens, a gardé jusqu'à nos jours le caractère qu'elle devait avoir encore pendant le XI^e ou le XII^e siècle.

Les Aragonais me disaient que je constateraï une grande différence entre eux et les Catalans leurs voisins ; j'avoue que je n'ai pu faire aucune remarque de ce genre et que partout j'ai trouvé la même bienveillance. Ces dernières régions sont peut-être encore plus sauvages d'aspect, mais les voyageurs n'y sont inquiétés en aucune façon. Il y a déjà plusieurs années, pendant les guerres carlistes, il en était autrement, paraît-il, et l'on pouvait même courir quelques dangers dans les villages isolés de la montagne, mais ce temps n'est plus, et la population est sympathique aux touristes qui viennent les visiter.

J'en fis l'épreuve dès mon arrivée à Puente Monta-

nana, la première localité de la frontière catalane. Aussitôt que nous eûmes passé le pont suspendu jeté sur le Noguera Ribagorçana et donné les quelques sous réclamés comme droit de passage, une troupe de petits enfants vint à ma rencontre et me suivit jusqu'à l'auberge où il fallait m'arrêter. Il y avait longtemps sans doute qu'on n'avait vu d'étranger dans le pays. Lorsqu'on me vit prendre le croquis de la rue principale, intéressante par les nombreux degrés de pierre qu'on doit monter, les enfants et les femmes s'approchèrent tellement de moi pour me regarder, que, par suite de cette curiosité indiscrète mais inconsciente, ils m'auraient bientôt étouffé. J'eus l'idée de faire acheter par Pujo quelques petits paquets de bonbons, que je distribuai à tous ces enfants pour m'en délivrer. Les cris de joie, les gambades joyeuses de ce petit monde et les sourires reconnaissants des mamans furent ma récom-



Grande rue à Montanana. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

pense ; puis on me laissa terminer à l'aise le travail commencé.

Un gendarme vint aussi et demanda à Pujo si j'avais des papiers en règle ; je n'en avais aucun, bien entendu ; il n'osa pas heureusement insister longtemps sur cette question. Depuis quelques mois cependant il paraît que le gouvernement espagnol a donné de nouveaux ordres et il serait impossible actuellement, me dit-on, de dessiner ou de faire des photographies dans le pays.

Je n'avais plus ici à espérer d'aimables réceptions comme celles qui m'avaient été faites à la Guarta ou à Olvena : c'est la misère qui recommençait.

Après avoir admiré la vue des gorges impénétrables de Montsech, nous voici à Alsamora, l'un des villages les plus sauvages qu'on puisse voir. On y remarque une tour arabe de forme cylindrique, construite sur un rocher placé dans le milieu même de la rue principale. C'est la seule que j'aie vue ainsi, ces tours étant par-

tout rectangulaires. A l'auberge misérable du pays on ne pouvait rien nous donner à manger. Il en fut de même le soir à Alsina, petit village situé sur les bords du rio Noguera Pallaresa, à l'entrée même du célèbre défilé des Terradets (446 mètres).

En remontant cette belle rivière, les scènes de la nature, fréquemment embellies par l'aspect des petites villes où l'on passe, ne cessent de se dérouler sous vos yeux.

Tremp, avec ses rues étroites, étouffé dans ses vieux murs. Son antique château a été détruit en partie pour faire place à une église d'époque relativement moderne ; malgré cela cette ville offre un grand intérêt. Elle s'étend aujourd'hui de plus en plus au dehors des murailles et se joindra bientôt à Talarn, autre petite localité étonnante d'aspect.

Il faudrait citer chaque village sur notre parcours ; tous sont curieux à visiter. Pablo de Segur et ses ponts,

Aramunt, plus rapproché des montagnes, semblent placés dans le paysage pour le plaisir des yeux.

On ne voit guère de route en Catalogne; s'il en existe quelque part un tronçon terminé, c'est avec joie que les voyageurs le remarquent. Entre les villes de Pablo de Segur et de Gerri la route est achevée. Elle passe en un endroit sans égal qu'on nomme dans le pays le *coll de Gats* ou défilé des Chats.

Ce sont premièrement des masses de rochers pou-dingues qui s'élèvent au-dessus du chemin. Dans les quelques intervalles laissés par eux sur le bord du rio Noguera se voient de temps à autre des bois de pins. Plusieurs détours se font ainsi, puis les rochers s'élèvent de plus en plus, formant des masses incomparables, et bientôt ils changent d'aspect. De hautes murailles calcaires verticales de plus de 200 mètres les remplacent brusquement. Une étroite fissure sépare ces rochers merveilleux, et laisse à peine l'espace nécessaire au passage de la route et à celui du torrent. Lorsqu'on se trouve dans le fond de ce gouffre, où les rayons du soleil peuvent à peine pénétrer, il semble que cette route vous conduira dans quelques-uns des lieux terribles dont parlent les légendes de l'ancien temps.

La ville de Gerri (700 mètres d'altitude) domine le rio Noguera. Elle est célèbre dans le pays à cause de ses salines, qui constituent sa principale richesse. Les Catalans ne connaissent pas dans leurs montagnes les dépôts de sel gemme au travers desquels l'eau peut s'infiltrer, mais ils savent la recueillir et l'amener par des tuyaux dans les bassins nécessaires à la récolte du sel. On s'intéresse à la vue de cette exploitation, placée malheureusement si près du bord du torrent que quelquefois, au moment d'une crue subite, tout le sel obtenu se trouve emporté par la violence du courant.

Outre ses salines, Gerri possède encore quelques curiosités. Ses rues tortueuses sont amusantes à parcourir; sa vieille église et son ancien pont offrent aussi quelque intérêt. J'étais descendu dans une auberge située sur la grande place de la ville; à peine installé avec mes deux compagnons, je vis venir tout un troupeau composé de plus de deux cents chèvres, agitant en marchant leurs nombreuses clochettes et menées par des bergers de la montagne, qui prirent possession de la place. Voici bientôt que toutes les femmes accourent, tenant dans leurs mains un grand bol de faïence décoré de fleurs aux brillantes couleurs et accompagnées d'un véritable essaim d'enfants; elles viennent traire les chèvres pour acheter du lait. Tous ces gentils bambins des deux sexes ne perdent pas leurs instants: ils se glissent en riant et se poussant entre les pattes des chèvres les moins farouches, ils se mettent à les teter à qui mieux mieux, prélevant ainsi sans permission leur part de lait pur et parfumé.

La dernière partie du voyage en Catalogne n'est pas moins attrayante que la première: elle est féconde en vues admirables, mais elle a aussi le mérite d'en différer en bien des points. Nous laissons Gerri pour

suivre quelques instants le rio Mayor et monter sur le haut de la montagne, à la casa Pentina, la dernière maison où il soit possible de s'arrêter avant les longues heures que nous avons à passer dans les bois et les prés solitaires. Le minuscule hameau de Bresca, construit contre un haut rocher, nous apparaît au travers des nuages; nous le voyons du jardin de la casa; sa silhouette se détache sur les vapeurs et semble par moments entourée d'une auréole. Ce hameau est pittoresque au suprême degré, mais pour ses habitants c'est un détail auquel ils ne pensent guère. Comment peuvent-ils se résigner à vivre dans des lieux si éloignés de tout, n'ayant rien autour d'eux pour les besoins les plus importants de l'existence? Quelques maigres oliviers sont épars sur les pentes de la montagne; c'est à peine si la récolte des fruits peut leur suffire. Pour fumer leurs champs, les montagnards se servent d'un procédé bien rustique. Ils forment dans les emplacements réservés à la culture de petites enceintes de terre de 30 centimètres de hauteur et d'un diamètre de 1 mètre environ. Ils les garnissent de branches de buis, en ayant soin de poser dessus quelques pierres afin que le vent ne puisse les emporter. Quand ces branches sont séchées, ils y mettent le feu: les cendres ainsi obtenues leur fournissent l'engrais qui leur est nécessaire.

Pujo ni Gregorio ne connaissaient les régions d'alentour où nous allions passer pour la première fois. La pauvre señora de la casa Pentina, à qui ils purent expliquer l'embarras où nous étions, prie tout aussitôt un petit père qui gardait ses vaches de nous montrer les sentiers souvent interrompus qui vont dans la direction de la sierra de Bou-Mort. Cette brave femme ne voulut pas nous laisser partir sans nous offrir un verre d'anis et quelques fruits mûrs du cerisier qui poussait auprès de sa cabane à près de 800 mètres d'altitude. Jamais sans notre jeune guide nous n'aurions été capables de nous diriger dans les fréquents détours de la montagne. Partout où nous passions, les nombreuses fleurs épanouies faisaient mon admiration; je remarquai surtout des pivouines sauvages de couleur rose, plus belles cent fois et plus éclatantes que celles de nos jardins. Arrivés au sommet d'un plateau assez élevé, le jeune père nous indiqua la direction que nous devions suivre et nous laissa pour aller retrouver ses vaches.

Au crépuscule, après être redescendus des pentes interminables de gazon, nous arrivions dans le cirque de Bou-Mort. Nous pensions déjà à nous installer pour passer la nuit à la belle étoile, lorsqu'un homme armé d'un fusil vint à nous. Il cherchait à tuer quelque oiseau pour son souper, et nous mena à sa cabane, située à une petite distance et si bien cachée par des replis de terrain que nous n'avions pas pu l'apercevoir. La femme de notre chasseur vint à notre rencontre tout en peignant ses longs cheveux noirs avec ses doigts, comme une véritable bohémienne de la montagne. Elle paraissait fort effarouchée à notre approche, mais bientôt, nous avouant sa surprise extrême de voir dans ces parages des étrangers, elle nous fit bon accueil. La

demeure de ces pauvres gens était, à vrai dire, d'un aspect sordide et des plus misérables. Nous montâmes dans une cuisine noire presque épouvantable, pour nous réchauffer au coin du feu. La femme alluma quelques minces branches de bois résineux pour nous éclairer et les plaça dans une petite niche dans le mur de la cheminée. C'est le moyen qu'emploient généralement les montagnards de Catalogne pour passer l'heure de la veillée.

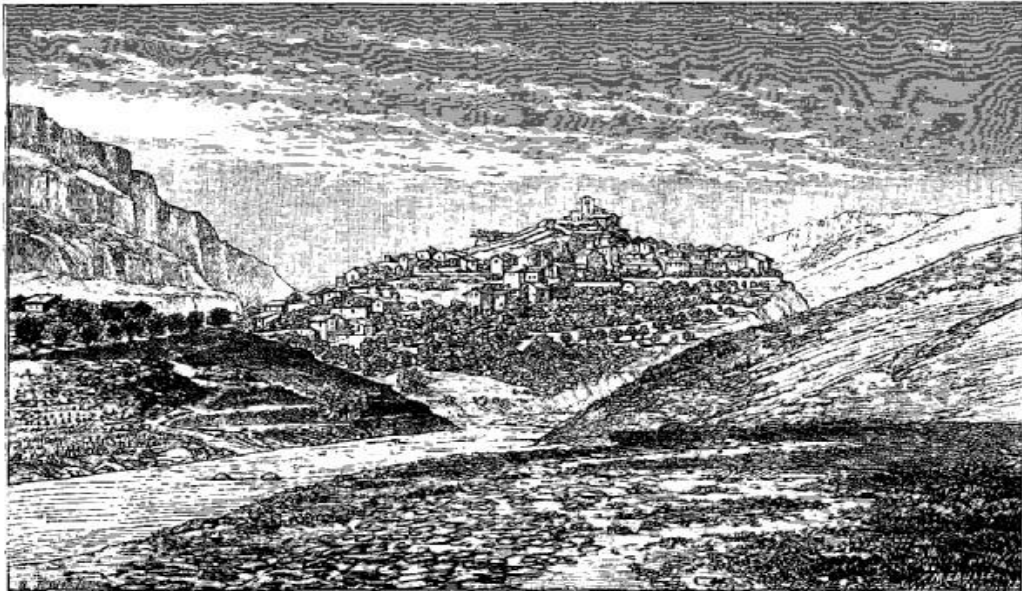
On ne pouvait espérer le moindre souper dans un réduit semblable; cependant cette femme pauvre avait quelques œufs et du pain noir. Heureusement notre sac contenait encore une boîte de conserve.

Près de cette cuisine je vis un galetas presque aussi répugnant par sa malpropreté que tout le reste de la cabane; c'était la chambre à coucher de notre hôte. Elle me l'offrit, observant en cela fort gracieuse-

ment les règles de la meilleure hospitalité, mais je m'excusai de mon mieux: j'avais la perspective certaine d'être dévoré et supplicié par toutes sortes d'insectes nocturnes. Pujo lui expliqua que nous préférions coucher au dehors pour dormir sur les prés, enveloppés dans nos couvertures. On nous montre une espèce de hangar à la toiture ruinée, qui contient quelques bottes de foin; nous nous y arrangeons pour nous reposer pendant les quelques heures que nous avons encore à passer avant de voir le jour.

Notre chasseur de la veille, notre hôte, nous réveille dès l'aurore, pour nous accompagner au travers des forêts de sapins de la sierra, et nous arrivons enfin sur le col de Bou-Mort (Bœuf-Mort), d'où l'on découvre toute la vallée de Cabo. Cette vue panoramique est réellement merveilleuse.

A partir du hameau de Senios (à 1185 mètres d'al-



Aramunt, près de Pablo de Segur. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

titude) cesse la grande montagne; le pays devient aride et presque lugubre à cause de sa sécheresse à mesure que nous redescendons les pentes. La contrée ne reprend son air riant et agréable que tout auprès d'Organya, bourgade assez importante, construite sur les bords du rio Segre.

Dans les rues principales on remarque un certain mouvement, et quelques muletiers excitent, avec toutes sortes de jurons, leurs nombreux mulets chargés de lourds et volumineux bagages. Ils se suivent en formant une longue file et nous barrent fréquemment le passage.

Les petites bourgeoises, coiffées de leur mantille et traînant de longues robes à queue sur les dalles poussiéreuses des rues étroites, n'en circulent pas moins fièrement au milieu des poules qui picotent dans les ruisseaux. Elles semblent se considérer autant que si elles étaient les grandes dames de la cour de Madrid.

Les porcs paraissent fort indépendants à Organya; il en est de même d'ailleurs dans les autres petites villes catalanes; en liberté complète, ils rôdent partout, cherchant les immondices de la rue. Leur vue n'est pas agréable, il est vrai, mais il faut leur rendre justice: aidés par de nombreux chiens errants, ils font l'office de nettoyeurs généraux de la voie publique.

De tous les balcons, mystérieusement voilés par de longues draperies blanches souvent rapiécées, sortent les sons vagues d'une guitare pincée par une main invisible. C'est une musique douce et discrète qui nous suit partout où la curiosité nous guide.

D'après mon itinéraire, je devais descendre le rio Segre pour aller visiter les gorges magnifiques qui ne sont pas éloignées de la ville d'Oliana, et m'arrêter en chemin à Coll de Nargo.

Le village de Coll de Nargo est fort étrange. Du côté du nord, ses petites maisons plantées sur de hauts

rochers se découpent sur le ciel, et, construites avec les pierres de la montagne, il semblerait qu'elles font corps avec le sombre roc qui les porte, les teintes étant absolument semblables. De loin on croit voir tout d'abord une immense forteresse aux créneaux fantastiques. Du côté du midi, Coll de Nargo s'étend en gradins; il est égayé par quelques jardins en terrasses, et les rues sont tellement étroites qu'un seul mulet avec ses bagages peut y passer à peine en frôlant les murailles des maisons. C'est un véritable labyrinthe, dont les détours, heureusement de courte durée, nous conduisent jusqu'au

bord du rio Segre, qui cerne le village sur trois côtés. La principale curiosité de l'endroit est le vieux clocher byzantin, bien délabré, d'une ancienne église située dans les champs.

La posada de Coll de Nargo ressemble à toutes celles de Catalogne : même abandon et même oubli de la propreté la plus élémentaire; mais l'argent doit être plus rare à voir qu'ailleurs dans cette localité aux mœurs primitives. C'est par des échanges sans doute ou des arrangements entre voisins que se traitent les affaires. Pour payer la señora, patronne de l'auberge, je lui donnai une pièce d'or. Elle la regarda si longtemps sans y toucher que je craignis d'abord qu'elle ne fût fausse, mais bientôt je fus détrompé. Cette femme la prit dans ses mains avec une sorte de respect, puis regarda l'effigie espagnole avec admiration, tout en faisant respectueusement un grand signe de croix. Elle tourna enfin ses yeux vers moi en souriant.

Le terme de mes excursions en Catalogne approche; il ne faut plus que quelques heures pour gagner la vieille et curieuse ville d'Urgel. La route qui y conduit est magnifique au point de vue pittoresque, surtout à l'endroit connu sous le nom de passage de la Cadira, situé presque à la sortie d'Organya. Ce sont des défilés sauvages dans le genre de ceux du *Coll de Gats*, près de Gerri. Ses murailles calcaires s'élèvent à près de 300 mè-

tres au-dessus du rio Segre, ne laissant de même qu'un étroit passage pour le chemin et le torrent. Dans les détours formés par ces rochers, le défilé de *las Tres Pons* est certainement le plus extraordinaire. On travaille en ce moment à une route carrossable nouvelle qui aboutira, Dieu sait quand, à Urgel. Les ponts de bois vermoulus et abandonnés de l'ancien chemin dominant encore le Segre et produisent un effet pittoresque, mais ils ne tarderont pas à être complètement détruits; de nouveaux ponts de pierre les remplacent.

Au sortir de ces défilés, ce ne sont que paysages riants et campagnes cultivées alternant avec des localités plus sauvages. On parvient ainsi à la Seo d'Urgel, avec peine, il est vrai, car les chemins sont souvent impossibles. On a peine à comprendre qu'une ville frontière de plus de 3000 âmes, importante comme l'est Urgel, qui possède une garnison, avec un château fort considérable, ait pu jusqu'ici exister sans avoir de routes de communication autres que des sentiers muletiers qui ne sont point entretenus et qui sont quelquefois même dangereusement effondrés.

Urgel est délicieusement située dans une vallée luxuriante encadrée de hautes montagnes; ses rues, comme celles d'Organya, sont très pittoresques; elle possède une église ancienne avec un cloître roman du plus haut intérêt.

Mon voyage en Catalogne était achevé. Gregorio Pascual prit congé de moi pour regagner sa ville de Torla par petites étapes. Je n'ai qu'un regret : c'est de ne pas avoir eu le temps et l'espace nécessaires pour décrire, comme je l'aurais désiré, les scènes agréables de toutes sortes dont j'ai joui pendant la durée de ces belles excursions; je serais heureux cependant si par mon récit je pouvais inspirer à mes lecteurs le désir de visiter ces pays peu connus; ils en reviendraient charmés.

ALBERT TISSANDIER.



Coll de Gats, ou défilé des Chats. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.